
LETTRE DE M. JAMME,
AU SATIRIQUE.

JE viens de lire, MONSIEUR, une brochure intitulée :

Le Testament du véritable Satirique.

En réponse au Poëme ayant pour titre :

Le jugement et la mort du Satirique.

Ce n'est pas sans étonnement, que j'ai vu, que vous vous êtes occupé de moi dans vos dispositions testamentaires, pour me déclarer l'auteur de l'ouvrage auquel vous répondez.

Vous me permettrez de répudier ce legs : vous pouvez reprendre et vos injures et vos libéralités, et en disposer en faveur de qui vous jugerez à propos.

Je vous aurois envoyé directement, MONSIEUR, cette répudiation, si vous n'aviez déclaré, que votre dernier mot étoit d'écrire et de vivre dans les ténèbres; je n'ai donc eu d'autre ressource pour vous la faire parvenir, que celle d'employer la publicité de l'impression.

Je n'examine pas, si jeté depuis quelques années dans ces climats par la bizarrerie des événements, comme vous le dites vous-même, vous avez pris un métier capable de vous attirer l'estime et l'amour des habitans de cette Ville; c'est votre affaire et non pas la mienne; chacun a son goût et son penchant.

Mais sachez, que vous n'êtes pas le maître de me déclarer l'auteur d'un ouvrage que je n'ai point

fait. S'il est bon, il n'est pas juste de priver l'auteur de la gloire qui lui appartient ; s'il est mauvais, de quel droit vous avisez-vous de me l'attribuer ?

Vous deviez être d'autant plus circonspect à cet égard, que vous veniez vous-même de faire votre *réclamation* de ce qu'on vous donnoit deux grossières satires, jetées dans le public par deux ou trois mauvais singes qui, entraînés par la contagion de votre exemple, avoient cru, qu'en prenant votre masque, ils auroient vos talens ; qu'il suffisoit d'être méchant, pour se faire lire, et qui réduits à puiser dans leur propre fonds, n'y ont trouvé que le borbier dans lequel vous les avez replongés.

J'ai toujours mis mon nom aux nombreux ouvrages que j'ai faits, tant dans la littérature, que dans l'exercice des fonctions particulières de mon état, et je n'ai jamais eu besoin de m'attribuer ceux d'autrui.

Je n'ai eu ni l'envie, ni le temps de participer à la lutte qu'il y a depuis dix mois entre vous et les littérateurs de cette ville. J'ai lu, quoique un peu tard, vos productions et les leurs ; j'ai vu avec plaisir, un des athlètes vivement attaqué se présenter courageusement dans l'arène, vous jeter le gand, vous sommer de le ramasser en sa présence et de vous montrer à découvert, et j'avoue, que je n'ai pas été édifié de la déloyauté de l'agresseur, qui a mieux aimé forger toujours ses traits dans l'ombre, en continuant de cacher la main qui les lance.

Voilà la vérité.

Quoique je n'accepte pas la libéralité consignée

dans vos dernières dispositions, il me reste à m'acquitter envers vous du don gratuit que vous avez bien voulu me faire : dès que vous nous déclarez que vous êtes étranger, je crois devoir vous avertir charitablement, que la *bizarrerie* de votre conduite répond parfaitement à la *bizarrerie des événemens qui vous ont jeté dans ces climats*.

Car enfin, quel avantage voulez-vous retirer de cette étrange conduite ? Vous arrivez parmi nous, et au lieu de jouir paisiblement des douceurs de la société, vous vous érigez tout-à-coup, sans mission et sans mandat, en réformateur général ; vous citez devant vous tous les rangs, tous les ordres, tous les individus.

Aussi-tôt vos nerfs se crispent, toute vertu vous irrite, tout talent vous exaspère, la bile vous suffoque, et vous armant à l'instant du grand fouet de la satire, vous parcourez comme un furibond, les concerts, l'athénée, le théâtre, le *museum*, le salon, le barreau, les sociétés particulières : vous insultez tout ce que vous rencontrez sur votre passage ; votre sainte fureur vous précipite jusques sur la chaire d'où vous arrachez de la manière la plus outrageante, un orateur célèbre qui vient de réunir tous les suffrages ; vous vous indignez contre le pinceau qui a osé tracer son image ; vous affirmez que le même peintre qui l'avoit d'abord placée au *museum*, l'en retira le lendemain, et la brûla, tandis qu'on l'y voit encore ; et fatigué par cette effervescence de sang, que vous avez prise pour le feu du génie, vous vous écriez avec emphase, comme si vous aviez la procuration de tout l'olympé ; *je veux rétablir le culte de Polymnie, venger l'honneur*

*du Pinde et d'Apollon , purifier son empire , et
épurer les débris du temple d'Isaure.*

Minuit vient de sonner , je suis seul et m'ennuie.

Or sus , à mon secours , Dieu des vers. . . .

Eh ! bien , parce que vous vous ennuyez , et que vous ne pouvez pas dormir , il faut que vous troubliez le repos de mille honnêtes habitans de cette ville ; que vous les nommiez ; que vous les insultiez , au gré de votre caprice , et qu'ils fassent les honneurs de votre ennui et de votre insomnie ! et c'est pendant la nuit que vous vous permettez tout ce vacarme !

Voici ce qu'on lit dans les annales de RAYNAL , page 188.

» En 1518 , les Capitouls établirent quatre
» Réveilleurs qui parcouroient la ville , pendant
» la nuit , sonnant une cloche , et chantant à
» haute voix : *Réveillez-vous , vous qui dormez ,
» priez Dieu pour les trépassés.* Ceux qu'on
» retient pour cet emploi , sont aux gages de
» la ville , et portent une robe noire , avec
» une tête de mort , brodée devant et derrière.

La révolution a détruit cette pieuse institution : auriez-vous envie de la faire revivre , et de prendre leur emploi ?

Tout considéré , le métier que vous faites est bien au-dessous de celui de ces fonctionnaires publics. Il vaut mieux remplir ses devoirs , en faisant prier Dieu pour les morts , que de s'arroger le droit de jeter des ordures sur les passans , et de se cacher pour qu'on ne puisse pas vous en demander raison ; il n'y a pas de

laquais qui n'en fasse autant , pour se soustraire aux regards des Commis de police.

Mais je vous juge peut-être avec trop de sévérité ; vos intentions étoient peut-être pures , et vous n'avez qu'à vous reprocher la ridicule fatuité de vous être cru le dépositaire des réputations , et le dispensateur de la gloire. Peut-être qu'un goût trop exquis vous a fait désirer une plus grande perfection dans nos ouvrages , et qu'un excès de délicatesse dans vos fibres , a exigé plus d'harmonie dans les concerts. C'est sans doute pour cela , que vous vous plaignez , de ce qu'on n'a pas assez senti le *prix de vos bontés* , et de ce que vous avez prodigué des soins paternels à des ingrats.

Prenons vos satires , et voyons le langage qu'en pere tendre vous adressez à vos enfans adoptifs. Je vai copier vos expressions.

Grimauds , batards du Parnasse , abjets ignorans , race de chantailleurs , pesans écrivassiers , peuple de rimailleurs , insectes vénémeux nourris dans la fange , je vai verser sur vous l'opprobre et le mépris. Vous n'échapperez pas aux coups de l'étrivière , vous qui vous disputez l'ivraie et le chardon dont vos fronts se décorent , émules des crapauds et du peuple aquatique , vous êtes abrutis au sein des immondices. Je veux vous accabler de coups de verge , et prendre le baton pour vous ramener à votre honteux néant , etc. etc. etc.

Oh ! Monsieur le véritable satirique , je doute que Polymnie , Apollon , les Muses et Isaure , adoptent ce langage , et qu'ils veuillent ratifier votre mission. Je ne suis pas surpris que votre

nouvelle famille se soit revoltée. C'est ce que vous appelez *vos bontés* ! ce n'est pas ainsi qu'on instruit ses enfans.

Au reste , est-ce par *bonté* , que vous en avez envoyé un , droit à *l'hôpital* ?

Il est vrai , que dans vos notes lumineuses , vous nous avertissez , que *le mot hôpital n'est pas bien exact*. « Il falloit dire » ajoutez-vous » *les petites maisons* : mais sur les bords de » la garonne , ces deux expressions sont synonymes. C'est à l'hôpital de la grave , qu'on » enferme les fous. »

Des gens comme nous , ne méritent pas sans doute , qu'on soigne son style , et qu'on emploie le mot propre.

Il y a apparence que ce legs sera également répudié , et que cette propriété vous restera , j'en suis bien aise pour vous , on ne sait pas ce dont on peut avoir besoin.

Mais brisons la-dessus ; vous allez donc poser la lyre , pour endosser la cuirasse. *Mars m'appelle au combat* , dites-vous.

Je vais grossir les rangs des fils de la victoire ,
Et couronner mon front des palmes de la gloire.
Tremble, infame Albion, tremblez, tyrans des mers
Je porte contre vous mon courage et mes vers.

Vos vers sur tout vont faire un furieux carnage sur la terre et sur l'onde.

Mais je ne veux pas m'affliger encore sur les dangers que vous allez courir : non , vous ne partirez pas ; vous n'aimez à combattre que dans l'ombre , et vous me paraissez craindre l'eau , comme le feu.

Je ne me trompe point , vous nous assurez vous même tout de suite , que le Commissaire vous a dit , que vous seriez un mauvais soldat. Il faut vous en croire.

Il fit d'abord le fanfaron

Et puis après fit le poltron.*

Mais pourquoi avez vous pris résolument le parti de nous quitter ? est-ce l'indocilité de vos enfans ? est-ce la crainte de recevoir tot-ou-tard les effets de la reconnaissance publique , qui vous détermine à nous abandonner à notre mauvais sort ? je vais dites-vous vivre dans les bois, *je vais placer les champs entre mon cœur et vous.*

Pour le coup , MONSIEUR , vous avez connu la demeure qui vous convient , *vade hospes et exi* ; si les rustiques habitans des campagnes excitent encore votre bile , vous avez la mercuriale toute faite , vous les appellerez *grimauds* , *insectes vénimeux* , *émules des crapauds* ; vous les menacerez de la *verge* et du *bâton* ; vos satires à la main , vous leur direz toutes ces jolies choses , dont vous les avez décorées. Cette manière vous réussira peut-être mieux à la campagne , qu'à la ville.

Mais évitez les occasions de vous livrer à tout mouvement irascible : vivez en paix , si vous le pouvez , votre état n'est pas désespéré ; l'air de la campagne vous rafraichira le sang ; mangez de la soupe ; prenez quelques bavaroises de sirop de nimphéa , et si la raison peut reprendre son cours ordinaire , revenez parmi nous , soyez ai-

* Parodie de SANSON.

mable , vous avez encore de quoi l'être ; si les concerts vous ennuyent , n'y allez pas , si nos ouvrages vous déplaisent , ne lisez que les vôtres ; mais rappelez-vous , que les talens destinés au charme de la société , en deviennent le fléau , lorsqu'on en fait un mauvais usage.

Je vous salue ,

JAMME.

